



CINÉMA SENSIBLE

Norbert Czarny

La séance de cinéma est d'abord une affaire d'émotions. Tout y concourt, du moment de choisir un film à celui d'en débattre, de voir défiler le générique et d'écouter la bande musicale. Une affaire sensible donc, qui couvre tout le champ du 7^{ème} art, du film grand public au grand classique, aussi puissant qu'un roman de Balzac ou un poème de Desnos.

Norbert Czarny, auteur de cette chronique, est né dans un milieu populaire, de parents qui l'emmenaient au cinéma voir des westerns. Son père lui a donné le goût des comédies musicales de Fred Astaire, sa mère celui de films comme *La Grande Illusion* ou *La Bête humaine*. Il a ensuite enrichi sa culture cinématographique, souhaite la partager, et pourquoi pas, susciter chez son lecteur l'envie d'écrire.

Les listes impossibles

Dans un texte paru chez Naïve, puis réédité en poche à la suite de son roman *Cinéma*, Tanguy Viel, ou plutôt son narrateur obsessionnel raconte qu'une revue lui demande d'établir la liste des dix films les plus grands, selon lui. Le texte s'intitule *Hitchcock, par exemple*, et cette première liste ne contenant que des œuvres du « maître

du suspense » s'ouvre sur *La Mort aux trousses*. La revue attend plus de variété, le narrateur la reprend. Hitchcock n'y est plus, mais pas davantage Ford ou Minelli, autres grands metteurs en scène. Il faut recommencer, recommencer et on ne trouve jamais. C'est comme enfermer trois doudounes et une veste en mouton retourné dans une valise pour coffre à bagages.

Le narrateur de *Hitchcock, par exemple* n'est pas le seul à essayer ; quiconque aime le cinéma depuis toujours, dans les salles de cinéma ou chez lui, en DVD, Blu-Ray ou VOD connaît ce tourment de la liste.

De temps en temps, je joue à constituer cette liste des dix films et à peine les ai-je inscrits sur le papier que je suis affligé. Eh oui, il manque le réalisateur tchécoslovaque des *Amours d'une blonde*, le Mexicain qui a tourné *Roma*, l'auteur (chinois) des *Éternels*. Il manque Zviaguintsev et son *Faute d'amour*, ou bien j'ai omis tel film muet, ou un film d'animation japonais qui m'a ému aux larmes. A propos de pleurs, je pourrais établir la liste des dix films qui m'ont amené à sangloter sans pouvoir me retenir, voire à sortir un mouchoir. Mes raisons d'être bouleversé ne sont pas les vôtres et si je consultais votre liste, lecteur anonyme, je ne vous demanderais pas pourquoi c'est ainsi : « Dans mon pays, on ne questionne pas un homme ému ». J'ai lu cet aphorisme dans « Qu'il vive ! », un poème de René Char.

Voici donc ma liste, dans le désordre. Il ne manquerait plus que je classe !

La Grande Illusion

Le Guépard

Mirages de la vie

Le Tombeau des lucioles

Nos Meilleures Années

Les Parapluies de Cherbourg

Le Plaisir

America, America

Another year

Dersonu Onzala

Le Voleur de bicyclette

Les Enfants du paradis.

Et patatras ! Douze films. Sans compter ceux que j'oublie comme *Voyage au bout de l'enfer*, *Stromboli* ou *La Charge héroïque*. Lesquels retirer de ma liste ? Je ne sais

pas, je ne peux pas. Chacun de ces films me touche pour une raison différente. Je ne développerai pas (pour l'instant).

On pourrait constituer bien d'autres listes, à commencer par celle des comédies qui font toujours rire, ou celle des films d'aventure qui font vibrer, ou celle des films américains des années quarante, des films tournés avec des bouts de ficelle, série B ou films austères, à la façon de Bresson ou des frères Dardenne.

La liste est bien sûr un moment de vie. On n'aime plus les mêmes films à vingt, cinquante ou soixante-dix ans. C'est une affaire de mode, de sensibilité, mais plus profondément le reflet du temps qui passe. Les films vieillissent avec nous, nous parlent davantage de celui que nous sommes devenus, ou ils ne parlent plus du tout. On pourrait constituer la liste de ce que l'on a aimé quand on avait beaucoup d'illusions, qu'on était porté par un idéal puissant, des espoirs, tout cela envolé. *Le Cuirassé Potemkine* ou *Alexandre Nevski*, les films de Rossellini ou *Les Raisins de la colère* seraient de ces films. Par exemple.

Faut-il négliger la liste des films que l'on ne peut pas voir parce qu'on les trouve trop mauvais ? Je ne parle pas des nanards, ou des séries Z, genres en soi. Je songe davantage aux films médiocres qui défilent sur les grands écrans ou sont plébiscités en VOD. Des films trop souvent destinés à un public que l'on méprise. Le spectateur doit entrer dans la salle du multiplex, acheter des sodas et des popcorns, en avoir plein les yeux et les oreilles. Les nanards et séries Z méritent, eux, d'être célébrés pour leur maladresse, les dialogues qu'on y entend, le jeu artificiel de certains acteurs, et surtout la poésie involontaire de l'ensemble. Dans *Ed Wood*, Tim Burton rendait ainsi hommage à cet artisan rêveur qui filmait des assiettes accrochées à un bout de ficelle pour figurer une attaque de soucoupes volantes.

Quant aux acteurs jouant faux (ou ne jouant pas du tout), que l'on regarde *Un Drôle de paroissien*, *La Cité de l'indicible peur* ou *Les Compagnons de la marguerite*, trois films de Jean-Pierre Mocky moins bâclés que trop d'autres, et l'on verra la silhouette massive de Jean-Claude Rémoles, l'un de ses seconds rôles fétiches, une vraie

« gueule ». Dans l'un des films cités, ou est-ce dans *La Grande lessive* ? Il fredonne « Marinella », l'une des pires scies de Tino Rossi.

Par contraste, une liste liée aux meilleurs rôles de tel ou tel acteur donnerait un résultat intéressant. Ceci, bien sûr, à condition de voir dans l'interprète l'essentiel du film. Une grande part de subjectivité interviendrait. Le meilleur film de De Gabin ? de Catherine Deneuve ? D'Al Pacino ? Plutôt que *Les Demoiselles de Rochefort*, *Hôtel des Amériques*, pour Deneuve, Gabin dans *Pépé le Moko* plutôt que dans *Quai des brumes* ? Et Pacino dans *L'Impasse* au lieu de *Un Après-midi de chien* ?

On n'en finirait pas d'établir sa liste. Ou ses listes. Chacune réveille des souvenirs, des instants précieux souvent partagés, ou bien des moments en solitaire, consolé ou réconforté par les images.

On se rappelle des détails, tel plan, tel autre, un monologue ou un bout de dialogue, une réplique. Des paysages aussi, une lumière singulière. Le faisceau jaillit de la cabine et l'écran devient univers.
